

Quatre-vingt-deux jours à l'Armurier

*Nouvelle inspirée de faits et de textes réels
par Arthur Dreyfus*

J'ai résolu chaque matin, avant d'attaquer ma correspondance, de griffonner quelques mots dans ce carnet offert par Janot¹. Pour dire quoi ? Je l'ignore encore. La moindre ligne, prétend-elle, peut avoir un effet thérapeutique. De toute façon, mon état d'esprit actuel ne pourra me conduire qu'aux bribes, aux éclats de souvenirs, aux fragments. Si le destin m'en donne l'occasion, je relaterai un jour les heures sombres que traverse la France. Mais ce carnet je le noircis pour moi seul – et réclame qu'on le brûle en mettant la main dessus, dans le cas où les vicissitudes de l'Histoire m'auraient empêché de le faire.

Léon Blum

¹ Jeanne Reichenbach

23 juin 1940

Est-il possible de relater en quelques lignes ces derniers jours ? Alors que les Allemands s'apprêtent à prendre la capitale, je quitte Paris dans la douleur, le cœur lesté d'un sentiment de défaite personnelle et morale. Nous rejoignons Montluçon en voiture, où mon fidèle Marx Dormoy a ses attaches. Nous revenons à Paris le lendemain. Nous quittons de nouveau Paris pour Montluçon. Puis Bordeaux le 15 juin, sur invitation de Mandel, qui a transféré son Ministère au sein de la Préfecture de Gironde. Janot m'aide à trouver un toit dans cette ville de retrait. Afin de poursuivre le combat, je projette de gagner Casablanca, mais la fortune en décide autrement. Il n'est plus possible de demeurer à Bordeaux. J'aboutis à « l'Armurier ».

24 juin 1940

Eugène Montel appartient à ces êtres que la providence place sur un chemin. Maître d'école, il est aussi maître de vie. Responsable de la fédération socialiste de l'Aude, c'est lui, déjà, qui m'avait écrit : « Narbonne vous offre son siège » lorsque je me trouvais en quête d'une circonscription où me présenter. Grâce à la diligence de son gendre Massardy, le temps d'y voir plus clair, me voici logé à Colomiers, non loin de Muret – ville de mon cher Auriol. En ce charmant castel de l'Armurier, l'invasion des fleurs ferait presque omettre celle des panzers hitlériens. Janot a loué un gîte près de Toulouse, pour pouvoir me visiter quotidiennement. Sitôt qu'elle s'éloigne, elle me manque.

25 juin 1940

Un philosophe a dit que la réalité, « c'est ce qu'on n'attend pas ». D'où l'état de demi-réalité où patauge la France depuis l'attaque des Ardennes. Car chacun savait, au fond et depuis longtemps, les vœux d'Hitler. C'est à l'aune de cette prise de conscience – je veux dire de sa précocité –, qu'il faudra un jour juger les hommes de notre temps.

26 juin 1940

Le 17 juin, le Maréchal affirme faire « don de sa personne » afin « d'atténuer le malheur de la France ». Trois jours plus tard, l'armée allemande bombarde les quais et la gare de Bordeaux. Réfugié dans le hall à charbon avec toute la maisonnée, j'ai compris ce jour-là – s'il était besoin de mieux le comprendre –, combien Hitler se fichait de toutes les promesses, de tous les traités. Au sortir de notre abri, après le bombardement, chacun avait les mains noircies.

27 juin 1940

Arrivant à Bordeaux, je balaie d'un revers de manche les conseils de discrétion de Janot. Le lendemain, le propriétaire de l'hôtel où je réside m'informe que des bandes factieuses et fascistes rôdent çà et là, qu'elles me cherchent. Le troisième jour, un inspecteur de police vient me voir : « Monsieur Blum, il faut que vous quittiez la ville. Mes agents ne peuvent plus garantir votre sécurité. » J'ai encore été victime de mon optimisme.

28 juin 1940

Il y a deux optimismes : l'optimisme pleutre, surtout utilisé comme prétexte afin de se dérober à ses responsabilités ; et l'optimiste d'espérance, qui est une foi inébranlable en l'homme, et ne dissuade point des servitudes de l'action lorsqu'elles s'imposent.

29 juin 1940

Beaucoup se sont trompés, mais certains plus que d'autres. À commencer par les franco-staliniens, qui ne m'ont jamais pardonné l'épisode du *Frente Popular*. J'ai pourtant fait ce que j'ai pu. J'y reviendrai.

30 juin 1940

En février dernier, le courageux Maurice Thorez écrivait : « Les bureaux de la Maison Blum se trouvent au cœur du Sentier, quartier des affaires de Paris, temple moderne du Veau d'Or. Comme il est d'usage dans les familles de la bourgeoisie régnante, on a réservé aux deux frères Blum des occupations différentes et complémentaires. L'un est à la tête de l'entreprise et est chargé de mettre en valeur le capital de la famille, en exploitant les prolétaires. L'autre – celui qui nous intéresse particulièrement –, fut désigné pour défendre les intérêts de la Maison Blum et de toutes les autres maisons capitalistes, pour protéger les privilèges de la classe des exploités. Avec ses doigts longs et crochus, ce vil laquais des banquiers de La City choisit pour carrière l'administration et la "politique". » Cette manière allusive de jeter le discrédit sur ma famille, sur ma carrière, sur l'argent et sur la politique dans sa globalité en vertu

de ma race, est une abomination plus perfide que le hitlérisme, et dont la France, quelle que soit l'issue de la guerre, ne se débarrassera pas de sitôt.

1er juillet 1940

Mendès France, Zay, Mandel, Daladier... À bord du *Massilia*, tous croyaient appartenir au transfert général des organes de l'État libre : ils n'en furent que plus isolés. Comme eux j'en avais été convaincu, et j'ai moi-même lancé : « Résister, c'est partir ! » Or l'embarquement eut lieu à Verdon-sur-Mer, et non à Port-Vendres, comme annoncé. Le temps d'arriver, en dépit de l'aide précieuse de Montel, le paquebot cinglait déjà vers le Maroc. Mais le hasard fait quelquefois bien les choses. Aurais-je rejoint l'Afrique que le piège tendu par Pétain-Chautemps se serait sinistrement refermé : on m'aurait traité de déserteur, et de fuyard.

2 juillet 1940

Depuis le départ manqué du *Massilia*, il n'est plus question pour moi de quitter le pays. Chacun cherche encore à me convaincre, Herriot en tête de cortège : « Ne restez pas entre les mains de nos maîtres d'aujourd'hui, me presse-t-il. Je sais quelle haine ils vous portent. » Mais les mots qui sortent de sa bouche – surtout « nos maîtres d'aujourd'hui » –, provoquent l'effet contraire. Auriol m'avertit de la même manière : « Ils traqueront les socialistes ; ils dégraderont les juifs, vous êtes tout à la fois un socialiste, un Juif, et vous-même par-dessus le marché. » Je lui répons : « C'est parce que je suis moi-même que je resterai. »

3 juillet 1940

Lorsque le *Massilia* prit le large, Janot me pensait à son bord. Elle me confia hier soir son désespoir, qui eût également été le mien, et me dit ses larmes spontanées en recevant ce mot que je lui fis porter à Bordeaux le lendemain : *Pouvez-vous m'accueillir chez vous ce soir ? Je suis sans domicile. Léon Blum.*

4 juillet 1940

Je sais maintenant que ce n'est point Mandel qui me requit à Bordeaux : son « appel pressant » fut contrefait par le premier fils de Janot. Désireux de me rapprocher de sa mère, dont il connaissait les sentiments à mon égard, Georges eut même le toupet de subtiliser une carte de visite dans le bureau du ministre. J'aurais grondé mon fils pour moins que cela, mais je pardonne à celui-ci son coup d'éclat romantique et romanesque. Au vrai, cet adolescent m'inspire confiance. J'espère ne pas me tromper, lui ayant remis toutes mes archives ; des lettres de jeunesse à ma correspondance comme Président du Conseil.

5 juillet 1940

L'on clamait que j'avais quitté le territoire. On me disait à La Havane avec ma collection d'argenterie, à Londres ou à New York. Cela fait beaucoup pour un seul homme. Laval obstruant tous mes démentis dans la presse, j'ai décidé hier de me rendre à Vichy. Le premier député que je croisai poussa un cri sidéré : « C'est vous ? » Je rétorquai placidement : « Mais oui mon cher, ce n'est ni mon sosie, ni mon fantôme. »

6 juillet 1940

À défaut d'y prendre goût, je me suis habitué à ce rituel d'écriture matinale. J'ai emporté avec moi le carnet de Janot. Mon séjour à Vichy me réserve chaque jour de plus cruelles déconvenues. Venu pour sauver mon journal, je découvre qu'il sera malaisé de sauver la France. Ai croisé un Laval triomphant, qui m'a fait comprendre que le *Populaire* ne paraîtrait plus, à moins d'être tout à fait favorable à ses positions. Cette riposte autoritaire m'a fait entrevoir le désastre qui s'engageait. Outre la liberté de la presse, c'est la République dans son ensemble qui l'embarrasse. Qu'à cela ne tienne : il la renversera. À cet effet, les deux Chambres siégeront dans les prochains jours pour « réviser les lois constitutionnelles ». Est-il possible à un démocrate de consigner ce paragraphe sans éprouver la plus profonde meurtrissure ?

7 juillet 1940

Un peu d'espoir : le groupe socialiste s'est ressaisi. La majorité se prononce, sans trace de débat intérieur, avec la vision claire du devoir à accomplir. La République n'est pas morte.

8 juillet 1940

En l'espace d'une journée et d'une nuit, il s'est passé une chose épouvantable. Laval n'a pas convaincu les socialistes, il les a infectés. Son misérable crédo est simple : soit on collabore avec Hitler, soit Hitler nous l'imposera. Me revient le mot de Retz sur Mazarin : « Il est le premier qui a apporté la filouterie dans le Ministère. » En l'espèce, le mot *filouterie* est faible : quoiqu'on pense de Mazarin, il valait mieux que Laval – être rabougri

jusqu'au physique, dépourvu de grandeur même dans la méchanceté, paraissant s'excuser tout le premier de sa réussite. « Je sais le peu que je suis, semble-t-il répéter, mais que voulez-vous ? C'est ainsi. » Depuis quelques jours, notre Dauphin lance d'une voix sèche et avec un regard irrité des verdicts et des ordres sans réplique. « Je fais... je veux... je refuse... c'est ainsi... » Il s'essaie visiblement au personnage du despote et croit tenir la France dans sa main. Il parle, parle encore avec sa mine basse, son regard humble et cruel, et cet accent d'Auvergne un peu chantant qu'il traîne vulgairement à la fin des phrases comme des savates sur un plancher. Il est difficile de le prendre tout à fait au sérieux, mais on peut le prendre au tragique.

9 juillet 1940

Le venin opère à vue d'œil, on assiste à sa marche. En quelques heures les pensées, les paroles, les visages même, sont devenus presque méconnaissables. Il semble, à la vérité, que quelque cinéaste de génie ait voulu peindre dans un « dessin animé » la propagation de la peur.

10 juillet 1940

Comme au temps du premier empire napoléonien, toutes les destinées sont devenues possibles. Des hommes inconnus la veille ont ramassé des sceptres et des couronnes dans la confusion des peuples en détresse. Dans quel roman d'aventure aurait-on imaginé des biographies comme celles de Hitler, de Mussolini, de Staline ?

11 juillet 1940

Le danger était extérieur : l'Allemagne. Il est devenu intérieur : l'abandon. L'assemblée de Vichy a voté hier le suicide de la République.

12 juillet 1940

Qu'un être servile comme Laval cède aux sirènes du pouvoir, je puis l'envisager. Mais comment le Maréchal s'est-il laissé entraîner dans une équipée si misérable ? Il y a là, pour moi, une énigme que j'essaie en vain de déchiffrer. Dans le passé j'avais été frappé, et même séduit, comme tous ceux qui l'approchaient, par la noblesse de sa stature et de son port, par le regard simple et bon de ses yeux bleus à fleur de tête, par l'air de gravité qu'exprime son beau visage. Et j'avais toujours rendu pleine justice à son rôle pendant la guerre de 1914.

13 juillet 1940

Retour à Colomiers. La fatigue et les tensions s'amenuisent dans cette maison fraîche et ensoleillée, au milieu d'un beau jardin de dahlias. On me confirme que mon fils a été fait prisonnier, qu'il est vivant toutefois. Bonheur ineffable. Mais le crédit que je donne à mes tourments privés me fait honte au regard des tourments de la France.

14 juillet 1940

Bien que j'admire tant la Révolution française, la violence m'a toujours paru le dernier des recours. Compatir au sort du prolétariat n'est pas remplacer une dictature par une autre, ni anéantir le rôle des institutions. Lorsque le sang a séché, une

révolution se mesure au succès et à la persistance de ses réformes.

15 juillet 1940

Faut-il accuser l'âge du Maréchal ? Tout porte à croire qu'il soit manipulé par des flatteurs et des intrigants. L'arrestation de Mandel, son collaborateur de la veille, relâché deux heures plus tard avec une lettre d'excuses, est passée inaperçue. Elle attestait une forme de sénilité. Corneille a parlé de ce maître « qui, chargé d'un long âge, a peu de temps à l'être ». Il faut maintenant songer, comme le vieux tragique, « à qui dévorera ce règne d'un moment ».

16 juillet 1940

Aveuglés par le pacte germano-soviétique, les communistes français ont ressassé sans vergogne leur slogan : « Plutôt Hitler que Blum. » Outre la démence d'une telle déclaration, il me peine qu'elle fût si souvent imprimée dans *L'Humanité* – tribune de Mauss, de Durkheim, de Herr ou de Halévy. Tribune, surtout, dont j'ai stimulé la fondation afin que l'idéal de justice triomphe de toute idéologie. Par une coriace ironie du sort, il suffit désormais de consulter les positions du Soviet en chef Viatcheslav Molotov, pour prédire celles de la majorité des communistes français : *L'idéologie de l'hitlérisme, comme tout autre système idéologique, peut-être reconnue ou rejetée, c'est une question d'opinion. Mais n'importe qui comprendra qu'on ne saurait détruire une idéologie par la force, que l'on ne saurait en finir avec elle par la guerre. C'est pourquoi il est insensé, voire criminel de mener une semblable guerre pour « l'anéantissement de l'hitlérisme » en le couvrant du faux drapeau de*

la lutte pour la « démocratie ». Oui : des « démocrates » agrément cela.

17 juillet 1940

Sur le chemin des Bourdettes, une paysanne tirant sa mule vient vers moi : « On ne vous oublie pas. On vous aime. » Cette marque spontanée d'affection me pénètre. La voix d'une certaine France parlait-elle dans cette femme du terroir ? J'aimerais le croire.

18 juillet 1940

Trop de haine s'est agrégée autour de mon nom et de ma personne. Je suis arrivé au terme de ma vie utile. J'assurais en août dernier : « Non, la guerre n'est pas fatale. » Comment me repentir d'une telle bévue ? Si elle montre avec quelle ardeur et avec quelle passion je désirais que la paix fût préservée, je dois aujourd'hui prendre ma part dans le malheur – ce qui est relativement facile – mais aussi dans la honte. Mon drame aura été d'avoir mieux entrevu les dérives soviétiques qu'hitlériennes.

19 juillet 1940

J'abhorre la servitude des communistes au pacte Hitler-Staline, leur omni-obéissance à tout. Mais je me méfie davantage du droit que s'arrogé le nouveau Parlement de déchoir ses membres, contre les règles de notre Constitution. L'entorse à la liberté parlementaire est plus grave encore que toutes les opinions.

20 juillet 1940

Quoique député de la meilleure volonté, je ne fus guère aimé à

Narbonne. L'étiquette de « Parisien des vignes » me colla continûment au dos. Il y a deux pays dans notre pays : on ne saurait être à la fois de Paris et d'ailleurs.

21 juillet 1940

Ce matin, je repense au 13 février 1936. Nous roulons boulevard Saint-Germain, avec Monnet et sa femme. Le cortège fasciste qui suit la dépouille de Bainville me reconnaît. Je suis roué de coups. Sans le secours de braves ouvriers, je serais mort. Fort de sa philosophie, mon camarade d'étude Alain m'avait écrit : *Voilà ce que tu gagnais à abandonner la littérature et tu le savais bien*. Quelle leçon ai-je tiré de cette expérience ? Que l'homme en foule est plus infect que l'homme seul. Néanmoins nous avons besoin des foules pour faire progresser la justice. Paradoxe du socialisme, qui doit tirer le meilleur de chaque homme – mais en masse.

22 juillet 1940

Le plus vif abasourdissement de mon existence ? Non point ce lynchage de 36, mais ce jour de 40 où Dormoy m'apprit que les Allemands approchaient et qu'il fallait quitter Paris.

23 juillet 1940

Charles Trenet – dont les chansons sont sur toutes les lèvres –, est né à Narbonne. D'où probablement ce mauvais rêve la nuit dernière : devant le Panthéon une foule joyeuse me soulève et me charrie en chantant : « Blum ! Quand votre cœur fait Blum ! » L'entrain me gagne à mon tour, lorsqu'un régiment de soldats allemands paraît. La musique cesse d'un coup ; et la

foule se disperse en m'abandonnant à leurs griffes. Je me réveille en sueur.

24 juillet 1940

La nature d'une nation ne varie pas. Il y aura de toute éternité en France des courtisans du succès, des ambitieux quêtant une place, des poltrons tremblant pour la leur.

25 juillet 1940

Certes, j'ai toujours eu « la main molle ». On se servit assez de mon caractère pour faire de moi un pédéraste. Je ne m'en suis guère défendu : pourquoi se défendre de ce qui n'est ni honteux, ni authentique ? Mes adversaires avaient beau tourner en dérision mes « tortillements freudiens », me taxer de « pucelle », de « jument palestinienne », de « grande coquette », Daudet « d'hybride hermaphrodite » et Maurras me baptiser « Fleur-Blum » (est-il sot au point d'ignorer son propre pléonasme, puisqu'en langue germanique je m'appelle déjà « Fleur » ?), je riais sous cape de leurs tartuferies. Car tous couraient les femmes en raillant la féminité. Quant à moi, je remportais la mise. Admettons-le volontiers : dans ma jeunesse je pris plaisir à danser, j'aimais l'élégance, et ma compagnie satisfaisait les demoiselles. Beaucoup de concordances, en somme, avec feu mon cher Proust – même si nul n'ignore notre différence fondamentale : lorsque lui s'enferma dans ses appartements pour écrire *La Recherche*, je me tournai vers la politique.

26 juillet 1940

Il aura fallu qu'un homme qui nous a sauvés en 1914 nous précipite dans l'indignité en 1940.

27 juillet 1940

Bien avant Jaurès, par-delà toute instruction scolaire, nul n'aura exercé sur moi d'influence plus prégnante que ma mère. Je lui dois mon optimisme et chacune de mes manières. Je lui dois aussi mon goût de la douceur, et mon sens de la justice. Adèle – c'était son nom –, avait coutume, lorsqu'elle donnait deux pommes à mon frère et à moi, de les diviser d'abord afin que nous reçussions chacun la moitié d'un fruit. Ainsi naquit mon socialisme d'enfant. On sacralise le devoir des pères, mais ce sont les mères qui font les hommes.

28 juillet 1940

Je continue à mener la vie de juif errant.

29 juillet 1940

Je me suis heurté toute ma vie à l'antisémitisme. J'ai considéré de bonne heure que ce serait mon lot. Mais je n'ai rien effacé. Ni Vallat, député de l'Ardèche, lançant à l'Assemblée, au lendemain de la victoire du Front Populaire : « Pour la première fois ce vieux pays gallo-romain sera gouverné par un juif. » Ni Maurras me traitant de « détritius humain » et d'homme « à fusiller, mais dans le dos. » Ni tous les autres à qui je rétorquais inlassablement, bien qu'ils m'eussent blessé : « Vous ne me blessez aucunement en rappelant la race dont je suis. » Nonobstant, ne rangeons pas toute la droite dans le même

panier : Mandel et Reynaud sont mes alliés contre le fascisme. Et n'épargnons pas le député Chouffet, de ma chapelle si je puis dire, hurlant en plein congrès de la SFIO : « J'en ai assez de la dictature juive sur le parti. Le socialisme n'est pas un ghetto ! » Certes l'antisémitisme n'a point de couleur politique. Il n'a que la couleur de la haine, d'une tournure d'esprit supérieure aux doctrines et aux partis. Il me souvient ici qu'à la victoire du Front Populaire, alors que je m'apprêtais à quérir la confiance de la Chambre, le Président Lebrun – qui n'était guère antisémite –, s'est interrogé sur la « possibilité d'un juif de diriger le pays ». Quant à mes coreligionnaires rédacteurs de *La Tribune Juive*, ils tentèrent pour leur part de me convaincre de renoncer à ce mandat, afin de ne pas « déchaîner la haine ». Le grand Rabbin de Paris vint me voir en personne pour me promettre une pension à vie « équivalente au traitement de Président du Conseil ». Quelle infamie. Reculer pour complaire à l'ennemi est la première marche de la défaite. Car c'est bien la visée des antisémites que de voir les juifs disparaître de la vie publique ; avant que de disparaître tout court. En septembre 1939, l'on criait « Mort aux juifs ! » dans les rues de Paris. Je veux croire que cela, un jour, ne sera plus concevable en France.

30 juillet 1940

Suis-je d'abord amoureux des femmes ou de la justice ? L'un ne va pas sans l'autre. Mais l'amour des femmes suppose d'aimer la justice – ainsi qu'une certaine *injustice*.

31 juillet 1940

L'extrême civilisation engendre l'extrême barbarie.

1er août 1940

Lorsque la cabale m'accuse de ne pas être « un vrai Français », je démontre que j'ai vu le jour à Paris, et que mes quatre grands-parents sont bien gaulois. Je révèle au surplus que mon père, né Abraham, se fit renommer Auguste – et n'ose ajouter que je m'opposai à la circoncision de mon fils. Je n'avais guère pour coutume de répondre à la haine – mais on n'avait insulté jusqu'ici que ma race. Cette fois, on me lançait à la figure : « Tu n'existes pas. »

2 août 1940

Selon le précepte de ma mère, « le juif a la religion de la justice ». Cela fait beaucoup de poids sur les épaules d'un peuple, mais une chose est sûre : le juif n'a pas la religion de la religion. Je n'ai jamais rencontré d'individus aussi débarrassés de notions ou de traditions religieuses. C'est au point qu'il est impossible de formuler le dogme juif. Chez nous, la religion n'est qu'un ensemble de superstitions familiales auxquelles on obéit sans conviction aucune, seulement par respect envers les ancêtres qui s'y sont conformés pendant vingt-cinq siècles ; et pour les gens éclairés elle n'est plus rien. Le pain azyme ou la viande cachère que je mastique à l'occasion de Pessah sont pour moi des images, au même titre que les portraits d'un album photographique dont on tourne les pages avec nostalgie, lorsque les uns et les autres ont disparu.

3 août 1940

Certains calculs font tourner la tête. Moins de trente-quatre ans après la fin de l'affaire Dreyfus, surgit Vichy. Certes en 1936, la droite nationaliste affirmait que mon accession à la Présidence du Conseil « posait la question juive devant le peuple français pour la première fois depuis l'affaire Dreyfus. » Parce que « l'affaire » était peut-être la faute des juifs ? Au demeurant, je dois reconnaître avoir tardé à soutenir le capitaine. Au bureau de *La Revue Blanche*, Bernard Lazare m'avait pourtant alerté. Trop confiant dans l'État français, j'ai renâclé à défendre un juif en tant que juif. Avec le recul, j'aurais dû défendre un innocent en tant que Français. Lorsque Lucien Herr, notre bibliothécaire à l'École Normale – qui avait toujours raison sur tout –, m'a décillé les yeux, j'ai pu apporter mon aide à Labori, l'avocat de M. Zola. Ma solide expérience de juriste au Conseil d'Etat me permit alors, je suppose, de rédiger certaines conclusions décisives pour la défense. Il me revient que certains dirigeants socialistes ne s'engagèrent point dans l'Affaire sous prétexte qu'il s'agissait d'une injustice « commise par des bourgeois contre un membre de leur classe ». Mais la justice ne connaît pas de classe.

4 août 1940

Une colonie fut fondée d'après mon nom en Palestine. Aurai-je l'occasion de l'explorer ? Nombre de mes amis s'opposent à l'idée d'un « État juif ». Tel n'est pas, je crois, le projet du sionisme, bâti pour offrir une terre aux juifs chassés, et dénués de patrie. À tout le moins s'il naît un jour, cet État sera bien socialiste – et le « kibboutz » me semble l'expérience la plus

proche et la plus accomplie du vieil idéal phalanstérien.

5 août 1940

« La race juive, concentrée, passionnée, subtile, toujours dévorée par une sorte de fièvre du gain quand ce n'est pas par la fièvre du prophétisme, manie avec une particulière habileté le mécanisme capitaliste, mécanisme de rapine, de mensonge, de corruption et d'extorsion. » Qui a écrit cela ? Jaurès. Mon maître et ami le plus précieux. Et ceci : « Les Juifs sont passés maîtres dans l'art de désagréger nos institutions les plus respectées, les plus vénérables, celles qui sont le fondement et le soutien de notre civilisation occidentale » ? Gide, cet immense écrivain que je puis appeler mon ami. L'un et l'autre s'en sont repentis auprès de moi – et le soutien acharné de Jaurès à Dreyfus suffirait d'ailleurs à l'absoudre. Quant à Gide, sa défense de la « civilisation occidentale » confine au grotesque, lorsqu'on sait ses tropismes orientaux. Il n'empêche que ces sentences résonnent comme des cicatrices. Le juif doit accepter, je présume, les maladresses de ses amis non juifs, sans quoi il n'en aurait aucun.

6 août 1940

Ne valait-il pas mieux cent fois s'exposer à la contrainte qu'engager la France par un faux consentement ? Pourquoi supposer d'ailleurs que s'il existait un moyen de séduire ou de fléchir Hitler, c'était la bassesse ? Après tout, Hitler avait été un soldat ; il y avait encore plus de chance qu'il fût sensible à la fermeté, au courage ; à la dignité.

7 août 1940

Du temps de mes critiques littéraires, au motif que je louais Schwob, on m'accusa d'ethnisme. Aux côtés de Kaisertein, de Sweinkopf ou de Zyromski, mon crime fut de ne pas porter un nom « bien d'ici ». J'empêchais mes compatriotes de se sentir « chez eux ». Mais selon quelle logique un nom permettrait-il de se sentir chez soi ? Et qu'est-ce qu'un nom, sinon quelques-unes des vingt-six lettres de l'alphabet mises dans le désordre ?

8 août 1940

Être socialiste, c'est inventer chaque jour de nouveaux droits de l'homme, sans renier les anciens. J'insiste sur ce point : *sans renier les anciens.*

9 août 1940

Lorsque j'ai nommé Irène Joliot-Curie au sous-secrétariat d'État à la Recherche scientifique, et qu'elle ne s'est pas sentie à la hauteur, je lui ai répondu : « Vous aurez surtout à être là, car votre seule présence signifie beaucoup de choses. » Une société digne de ce nom ne saurait se priver de la sagacité de tant de femmes cantonnées par tradition au rôle de mère, et à aucun autre. Le féminisme sera le combat de demain.

10 août 1940

Je ne possède rien hormis mes livres et ma capacité d'aimer.

11 août 1940

On dit que les juifs auraient le don des langues. J'ai celui de ne pas savoir en apprendre. À moins que la législature ou l'amour

constituent des idiomes spécifiques : je me targuerais dès lors de parler couramment le premier, et le second assez bien.

12 août 1940

Si je n'avais pas été réformé pour myopie en 1914, qui aurais-je tué sur le champ de bataille ?

13 août 1940

Comme tout homme j'ai bien à rougir de certaines bassesses, et je ne me suis pas toujours comporté en héros. Cependant au jour ultime, rien ne m'ôtera la fierté du progrès social accompli grâce au Front Populaire. Non strictement du point de vue légal, mais en vertu des « miracles » générés par les congés payés. Je veux parler de ces enfants qui pour la première fois rencontrèrent leurs aïeux restés en province. Je veux parler de ces millions d'ouvriers qui connurent soudainement les joies du camping, de la bicyclette, du tandem, du sport, de la gymnastique, du repos en famille, des auberges, autrement dit : du plaisir – et non pas de la jouissance ou de la paresse, ainsi que l'a proclamé le Maréchal Pétain. La liberté n'est pas une paresse. Nulle émotion n'est plus bouleversante que le visage d'un enfant découvrant pour la première fois la mer. Je veux parler enfin de cette lettre reçue en septembre 1936, et que je conserve, puis-je l'avouer ? telle une relique dans mon portefeuille : *Cher Monsieur. J'ai dix-sept ans et je reviens de faire un beau voyage que je n'aurais jamais fait sans vous. Je voulais vous dire la sensation nouvelle pour moi de me sentir libre et de ne plus entendre cette cloche d'usine et ce roulement de machine, et de ne plus voir certains visages hargneux, de me sentir libre et respirer à pleins poumons et de crier partout*

ma joie. Monsieur, cela est bon, je ne l'oublierai jamais.

14 août 1940

Janot m'a questionné sur le jour « le plus baroque » de ma vie. Sans doute, ai-je rétorqué, le 11 juin 1940. Quelques semaines après la débâcle, je nous revois avec Dormoy traverser la forêt de Fontainebleau, devenue une sorte de bois hanté, afin de rejoindre Paris depuis Montluçon. Craignant l'invasion imminente des Allemands, la ville entière se pressait d'effectuer le trajet inverse. Nous l'avions quittée la veille, mais j'échouais à me conformer à ce verdict. Une part de moi voulait se faire le témoin du désastre. Parvenus dans la capitale, nous visitâmes une Chambre des députés abandonnée de tous, vide comme une nécropole. Dans ce décor surréel, je soufflai à mon camarade : « La France s'est évaporée. »

15 août 1940

Hitler ne rentre pas dans Londres. Le voici déçu pour la première fois dans ses prédictions.

16 août 1940

Ces couples d'ouvriers sur la route des vacances, vêtus de pull-overs assortis, montrant que l'idée de loisir réveillait chez eux une sorte de coquetterie naturelle et simple.

17 août 1940

La préfecture de Haute-Garonne vient de me délivrer une nouvelle carte d'identité. On y précise la couleur de ma moustache – *grise* –, et de mes cheveux – *gris*. Me voici devenu vieux.

18 août 1940

Moch et Blumel hier à l'Armurier. Ces retrouvailles m'ont mis du baume au cœur, bien que leur discours se soient tôt chargés de m'alarmer. Selon Moch, les lois raciales que s'apprête à promulguer l'Allemagne nazie s'étendront en France. Quant à Blumel, il juge Laval prompt à livrer les juifs français. L'avenir dira qui présage le meilleur cauchemar. Pour ma part, j'ai répété ma certitude d'une défaite de l'Allemagne contre l'Angleterre, les États-Unis et l'URSS. Quelles qu'en soient les modalités, nous sommes néanmoins à l'unisson sur un point : la faillite de l'Allemagne demeure notre unique chance de liberté.

19 août 1940

Ce soir, les employés de la maison se produiront dans le grand salon devant les résidents et quelques invités régionaux. Chaque lundi, j'ai proposé qu'on lise après dîner des classiques choisis dans la bibliothèque. Au programme : *Le Cid*, *L'Avare*, et le portrait par Stendhal de Sorel sur son arbre. Faute d'actions plus concrètes, la meilleure révolte contre l'hitlérisme est encore d'acclamer les chefs-d'œuvre de notre langue, de notre culture, de notre nation. Et non par le truchement d'hommes éduqués, qui plus est, mais par celui des hommes du peuple.

20 août 1940

« À seize ans, me confie Janot, je suis tombée amoureuse de toi. » Mon amie se souvient exactement d'une après-midi d'avril 1915 : ce jour-là, j'étais avec Sacha Guitry, affirme-t-elle, convive d'une réception donnée par son beau-père. J'avais salué avec la retenue qui s'impose cette nymphette d'alors, ce qui

avait suffi à attiser son cœur. « Dans l'entrebâillement de la porte, continue-t-elle, je t'ai toisé pendant une heure. Si bien que la bonne s'est figurée que j'étais atteinte d'une crampe. » Un quart de siècle aura passé avant que nous nous retrouvions. La Fontaine avait raison : tout vient à point à qui sait attendre.

21 août 1940

L'anti-interventionnisme découle-t-il d'une peur de la guerre passée, ou bien d'une envie secrète de la voir recommencer ? La haine emprunte parfois des sentiers bien retors.

22 août 1940

Les réfugiés de demain seront les juifs d'hier. Si j'ai dénoncé à tous crins les mauvais traitements infligés aux réfugiés en France – notamment aux socialistes allemands –, c'est à cause d'une idée de justice qui ne connaît ni race, ni culte, ni patrie. J'ajoute que si l'administration française s'est vautrée avec tant d'aisance dans le vichysme, c'est qu'une bonne part de ses exécutants s'y était accommodée par anticipation. Le juif fut fréquemment victime de l'Histoire, mais non point la seule. Ne l'oublions pas – après le juif, ce sera le tour de quelqu'un d'autre. Ou plutôt : ce sera toujours le juif, *et quelqu'un d'autre*.

23 août 1940

Il me faut dire un mot de ce drame personnel. Je veux parler du visage blafard de mon chef de cabinet Blumel, le 20 juillet 1936 : « Que se passe-t-il mon ami ? », l'avais-je interrogé. En guise de réponse Blumel m'avait remis ce télégramme reçu d'Espagne : *Sommes surpris par dangereux coup de main militaire, vous*

demandons de vous entendre immédiatement avec nous pour fournitures d'armes et d'avions. Fraternellement, Giral. En un instant, j'étais devenu blafard à mon tour. De concert, mon cœur et ma tête résolurent bien sûr d'aider l'Espagne. Or il apparut bientôt que le monde entier – je dis bien le monde entier –, se ligueraient contre mes nobles intentions : mes adversaires politiques au premier chef, mais aussi les radicaux, une part des socialistes, les Américains qui, par la voix de Roosevelt, menacèrent de faire alliance avec l'Italie et l'Allemagne, et surtout les Anglais. Même Mauriac – il s'en repentira – me conjura de ne pas intervenir, sans quoi de nombreux Français, trompeta-t-il, ne me pardonneraient jamais mon « crime ». La suite est connue : en dépit de l'aide restreinte apportée aux Républicains espagnols, une campagne de dénigrement me désigna aussitôt sous le nom de « Blum-la-guerre ». Baldwin, qui craignait davantage les communistes que les fascistes, prit le parti de laisser ces deux camps s'entretuer – bien qu'il prétendît défendre les intérêts économiques de son pays. Quant à Laval, il adressa un télégramme d'encouragement à Franco. En un tournemain je me trouvai dans une situation proprement insoluble : renoncer à l'amitié de la Grande Bretagne aurait été plus dommageable à ma famille politique et à la France que de secourir nos frères espagnols. Sans parler du progrès social péniblement conquis, que la fission de mon gouvernement n'aurait plus permis d'asseoir. Je me reproche aujourd'hui de n'avoir pas fait preuve d'une meilleure lucidité – car c'est bien la présente guerre qui s'amorçait à travers celle d'Espagne. Mais on est toujours bon stratège après la défaite.

24 août 1940

Incapable de fermer l'œil de la nuit. Je n'ai pas tout dit sur l'Espagne – et j'éprouve comme l'obligation de compléter mon récit dans ce carnet que pourtant personne ne lira. Première chose : dans la droite ligne de l'esprit munichois, dont le seul écho me fait honte, et alors que nous subissions sans broncher la remilitarisation de la Rhénanie, il eût été insensé de convaincre les Français de prendre fait et cause pour un conflit qui, selon eux, ne les menaçait pas. Je fais ici le vœu solennel que les citoyens de demain comprennent que les droits de l'homme ne connaissent pas de frontière. Y croire ici, c'est y croire là-bas. Second point : en excluant de se rallier à mon gouvernement, les communistes d'hier se firent coresponsables de la non-intervention qu'ils abominèrent tant.

25 août 1940

Je déclarai à Auriol : « Nous sommes des salauds si nous ne tenons pas nos promesses. » Et j'aurais pu faire mien le mot de Marie Tudor : « Si l'on ouvrait mon cœur, on y trouverait le mot Espagne... » En tout état de cause, une aide non-officielle fut hâtivement mise en branle. Avec Moch et Pierre Cot – unique radical à n'avoir pas trahi ses principes –, quoique sans y participer, nous facilitâmes les livraisons d'armes au *Frente Popular*. Cette demi-intervention n'était qu'un expédient, j'en avais conscience, tant il est vrai que les régimes fascistes surpasseraient nos efforts par des voies autrement considérables – puisqu'officielles. Elle n'en fut que plus symbolique. Eussé-je coopéré avec les Républicains espagnols pour la simple gloire d'avoir bravé la couardise collective, il est établi que le

lendemain, un homme moins favorable à leur combat m'aurait remplacé. Au jeu d'échecs, cela se nomme le pat. Mais c'est Jean Zay, en définitive, qui résuma le mieux notre dilemme : « On est intervenu assez pour recevoir des reproches du camp ennemi et pas assez pour donner un soutien efficace aux Républicains ». À moins que le mot de la fin revienne à Hitler : plus la France se divisait au sujet de l'Espagne, plus elle se fragilisait. Depuis son trône, il en tira un profit considérable.

26 août 1940

Mon très cher et regretté Salengro, diffamé comme peu d'hommes l'ont été, m'écrivit avant de se suicider : *Mon parti aura été ma vie et ma joie*. Si telle était l'antienne de tous les habitants de la Terre, plus aucune guerre ne serait déclarée.

27 août 1940

Renée, ma bru, et Catherine ma petite-fille sont venues me visiter hier. Nous avons joué au cerceau sur l'herbe. Vive allégresse, malgré la détention persistante de Robert. Je repense à l'année 1882, où mes camarades du lycée Henri-IV et moi-même avons eu l'insigne privilège de prendre le thé chez Hugo pour fêter son quatre-vingtième anniversaire. J'y repense grâce aux derniers vers de *Jeanne endormie*, dans *L'Art d'être grand-père* :

Cependant l'enfant dort, et, comme si son rêve
Me disait : – Sois tranquille, ô père, et sois clément ! –
Je sens sa main presser la mienne doucement.

28 août 1940

Chaque soir à l'Armurier, la voix de De Gaulle nous reconforte. Je revois la stature gigantesque de cet homme tout d'une pièce, dont chacun des mouvements semblait déplacer sa personne physique tout entière. Lui seul avait compris, dès 1938, que nous perdrons la guerre. Et lui seul, par conséquent, n'a rien pu faire.

29 août 1940

Hitler et Staline se brouilleront. Deux fortes têtes ne peuvent s'entendre indéfiniment.

30 août 1940

Il faudrait décrire par le menu quelle bataille nous menons pour toucher les bonnes ondes. Massés autour du poste à galène, chacun y va de sa recommandation. À force de variations infinitésimales, nous parvenons à contourner l'horrible censure de Vichy. Quant à Radio Londres, on ne la capte que par ondes courtes : il faut se rendre à l'auberge, qui possède un poste plus important. Je ne peux m'y déplacer. On me rapporte les informations.

1er septembre 1940

Combien de fois a-t-on incriminé « les politiciens » en oubliant qu'ils étaient des individus comme les autres ; mandatés par ceux-là mêmes qui les accusaient ? Outre qu'elle méconnaît les fondements de la démocratie, cette schizophrénie est encline à justifier les pires dérives autoritaires. À force de vilipender « les élus qui nous gouvernent », l'on finit commandé par des

dictateurs jamais élus. Il est trop tard alors pour s'apitoyer.

2 septembre 1940

Hier à table, un crétin qui ne mérite pas d'être nommé craignait que De Gaulle, en cas de victoire de l'Angleterre, réinstaura la monarchie « à défaut d'un absolutisme militaire ». Je suis monté me coucher.

3 septembre 1940

La résistance n'est encore qu'un mot. Elle doit devenir un concept. Un programme.

4 septembre 1940

Le cœur de la France s'est figé le 10 juillet 1940. Un médecin l'a empêché de s'arrêter tout à fait. À force de massages, quoiqu'imperceptiblement, il le fait battre depuis Londres. Par sa bouche, ne jaillissent point d'air ou d'oxygène, mais des mots d'espoir.

5 septembre 1940

Janot me supplie derechef de fuir. « Entrer dans la clandestinité, lui répons-je, reviendrait à perdre le contact avec mes compagnons, et donnerait à l'État une raison supplémentaire de m'arrêter. » En outre, j'ai le pressentiment que Laval n'en a point fini avec moi. Je n'attends qu'un geste de sa part pour recouvrer la tribune qu'il m'a ôtée. Que ce traître m'accuse, et ce n'est plus à lui que je répondrai – mais à la France entière.

6 septembre 1940

Écrire à sa bien-aimée est presque aussi doux que de l'êtreindre. Le billet constitue la contraction de mes deux passions privées : l'écriture et les femmes.

7 septembre 1940

Thibaudet estimait qu'il serait normal que la République eût son affaire Dreyfus tous les trente ans environ, autrement dit, que chaque génération eût droit à la sienne. Je ne serai plus là en 1970 ou vers 2000 pour constater si cette périodicité continue.

8 septembre 1940

Il faut le lyrisme et ses émois pour les foules. Il faut le droit et ses règles pour l'état.

9 septembre 1940

Les denrées de base se raréfient. La crise arrive. On parle de rationnement. Mis à part un précieux chai qui nous donne son petit vin, nous avons la chance d'avoir ici lapins et poules. Mais la saccharine remplace déjà le sucre, et l'orge grillé le café. Quant aux couturières, elles ne tricotent plus : elles reprisent. Le mari d'Émilienne n'osait pas réclamer mes vieux mégots. Je lui ai offert un paquet de gauloises.

10 septembre 1940

Janot n'est pas du genre à renoncer. Faisant la file dans une boulangerie, elle a entendu hier deux clients se quereller à mon sujet : le premier n'était pas loin de souhaiter ma mise à mort. L'autre, une dame, me défendait ardemment. Mon exquise

compagne l'a suivie en dehors du magasin jusqu'à l'aborder en ces termes : « Je suis l'amie de M. Blum. S'il a besoin d'une cache dans la région, pourrez-vous la lui fournir ? » Ma protectrice s'y est engagée aussitôt. Je n'en tirerai bien sûr aucun parti, mais si cette guerre s'achève, j'irai la remercier de vive voix.

11 septembre 1940

Comment les Soviétiques ont-ils pu s'accorder à Hitler, quand on se souvient que l'horreur et la haine du communisme sont les sentiments par lesquels celui-ci prétendit justifier toutes ses entreprises récentes ? Je me demande si ce qui subsuma ces contraires ne fut pas un sentiment plus puissant encore, inspiré de la détestation des juifs.

12 septembre 1940

Jamais l'histoire n'a offert le moindre exemple d'une volonté aussi générale de paix dans le monde : un seul a voulu la guerre, un seul homme l'a déclenchée... Si l'enfance dudit homme avait été différente, si sa mère avait été plus câline, si tel insecte ne l'avait pas mordu au pied, que serait-il advenu ? De telles divagations me font tourner la tête.

13 septembre 1940

Aux générations futures j'aimerais déclarer : « Ne vous vengez pas. Si comme je l'espère, la France vient à bout de ses ennemis, n'arrangez pas de nouveau traité de Versailles. Ne maudissez pas indistinctement tel ou tel peuple. Car je ne crois pas davantage aux races de brutes ou de maîtres qu'aux races de

déchus ou de damnés. Et je me rappelle qu'un matin de printemps, je faillis être lynché à coup de talons de botte, au bord d'un trottoir, par une foule bien française. De ce fait je récuse d'avance la condamnation raciale pour les Allemands, aussi bien que pour les Juifs. »

14 septembre 1940

Le bruit court qu'à Montignac-sur-Vézère, près du château de Lascaux, deux gamins et leur chien auraient découvert une grotte ornée de fresques tout à fait spectaculaires. Les préhistoriens se précipitent. Nous voici à un tel point de décadence que certains trouveront certainement espoir ou bien refuge dans le passé.

15 septembre 1940

Six heures. Émilienne ne tient plus son souffle. Elle bredouille que quarante policiers entourent l'Armurier. Craignent-ils les jambes d'un vieillard ? Soupçonné d'être juif, notre hôte présente à cet instant ses certificats de baptême. Ça y est. J'entends venir des pas. Il n'est plus temps de me dérober à mon destin. Mon destin est devant moi, aux côtés de la France Libre. Nous vaincrons. Je le crois parce que je l'espère, et je l'espère parce que je le crois.

Émilienne a-t-elle consulté le contenu de ce carnet ? Nul ne le sait. C'est en tout cas grâce à cette servante et amie de Léon Blum que l'Histoire reçut en héritage ce témoignage aussi exceptionnel qu'émouvant. Sur demande écrite, l'original peut être consulté au château de l'Armurier, à Colomiers.

*A la mémoire de Léon Blum
qui résida à Colomiers entre juin et septembre 1940.*

© **Arthur Dreyfus** - 2018